



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

Les sanglots de l'aigle pêcheur : Nouvelle-Calédonie : la guerre kanak de 1917 / Alban Bensa, Kacué Yvon Goromoedo, Adrian Muckle éd. Anacharsis, 2015 cote : 60.442

Il est des livres qui intimident. C'est ce qui m'arrive en commençant cette recension. Peut-être est-ce parce que, connaissant Alban Bensa depuis ses débuts d'ethnologue en Nouvelle-Calédonie, j'ai là, sur ma table, la moisson de quarante années de travail... C'est aussi parce que « *l'expression kanak habite ce livre* »². Les textes des aires linguistiques du centre nord de la Grande Terre, paici-cémuhi, ajie et le disque joint à l'ouvrage font entendre une histoire kanak de la guerre de 1917, « une mémoire en acte »³ car ils sont un « *roc littéraire et politique où s'appuyer pour rebâtir le monde à partir de soi* »⁴.

La révolte a éclaté 28 avril 1917 à Cému, sur la côte ouest, dans une « réserve », en amont de Koné sur les flancs du Koniambo, lorsque le chef du service des affaires indigènes donna l'ordre d'arrêter le petit chef Bwëé Noël Pwatiba, lors d'un *pilou* de réconciliation, à la suite de conflits entre tribus provoqués par le recrutement pour la « Grande guerre des Blancs en Europe », sur fond de régime de l'indigénat et de confiscation des terres tribales. Elle s'est étendue aux vallées de Koné et de Pouembout qui virent la mobilisation des « guerriers rebelles », le déploiement de l'armée, le recrutement d'auxiliaires kanak. Puis les hostilités se déplacèrent sur l'autre versant de la Chaîne, sur la côte est, dans la haute vallée de la Tipindjé et sur le plateau de Pamalé. Dans les derniers mois de 1917 et de janvier 1918, elles avaient atteint les vallées de Hienghène et de Tiendanite où eut lieu le massacre de Toven en octobre. Elles cessèrent lorsque le chef Bwëé Noël fut abattu et décapité le 10 janvier, et le corps du chef Kaveat retrouvé dans la vallée de la Ouaième. Elles avaient fait trois cents morts, dont cent vingt tués en opération, et en mars, plus de deux cent cinquante personnes étaient emprisonnées à Nouméa. En 1919, soixante-dix-huit hommes furent jugés, soixante condamnés et deux exécutés. Des villages et des plantations avaient été détruits, brûlés, des familles, des clans, des tribus contraints de fuir leurs hautes vallées pour descendre sur la côte. Des chefs avaient pris l'initiative de la guerre, d'autres avaient suivi par fidélité coutumière, d'autres enfin avaient refusé, avaient abandonné la lutte ou s'étaient même engagés dans la répression, parfois influencés dans leur choix par la concurrence à laquelle se livraient pasteurs et missionnaires.



Les recensions de l'[Académie des sciences d'outre-mer](#) sont mises à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](#).
Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.

² page 686

³ page 697

⁴ page 28



Académie des sciences d'outre-mer

L'ethnologue, le linguiste kanak, et l'historien néo-zélandais ont uni leurs compétences pour retrouver les descendants des héros et des victimes de cette guerre, pour enregistrer, traduire et se faire expliquer leurs récits, les confronter entre eux, reconstituer l'origine, les responsabilités, les temps forts de cette guerre que la mémoire et l'historiographie coloniale avaient soigneusement minimisée comme étant « la dernière révolte kanak ». Ils ont eu la surprise de découvrir des « œuvres restées longtemps enfouies dans l'oralité vernaculaire ou dans des cahiers rangés dans des caisses au fond des cases »⁵, certains rédigés depuis plus d'un siècle... L'histoire de la guerre, ses épisodes héroïques et tragiques tels qu'ils ont été vécus par les Kanak et conservés dans les mémoires individuelles et familiales, permettent aux auteurs d'affirmer que « le conflit de 1917 ne fut pas une révolte à mater mais une Guerre avec majuscule dont la logique profonde perdura chez les Kanak par delà la défaite, tant ils eurent le sentiment de n'avoir perdu qu'une bataille. »⁶

La deuxième partie titrée "La mémoire de la guerre", est le cœur de l'ouvrage. Elle compte sept chapitres bâtis à partir de textes en prose et en vers, « œuvres orales ou parfois écrites [qui] présentent et analysent la guerre de 1917 du point de vue de ceux qui l'ont engagée et/ou mémorisée ».⁷

"Les larmes d'Anaï", sont celles d'une descendante des parents maternels du chef Bwëé Noël. Bouleversée par la première commémoration officielle de la mémoire de son ancêtre, Bwëé Noël et de son frère, le 24 septembre 2009, Anaïs se sentit obligée de prendre la parole au nom de leurs parents maternels. En janvier 2010, elle livra à Alban Bensa et à Kacué Yvon Goromoedo sa version de l'histoire de Bwëé Noël.⁸ Et le 25 octobre 2011, elle les convia à une cérémonie de mise en terre symbolique de son parent, décapité et resté sans sépulture, autour d'un tumulus qu'elle avait préparé dans la vallée où il avait vécu.⁹

Le chapitre « Le chemin des morts » est centré sur les souvenirs de Pwënyi Ignace Péaru dont le grand-père avait pris le parti des deux guerriers. Il raconte la guerre, depuis le *pilou* de Cemu jusqu'au massacre de Toven où furent assassinées des familles pourchassées par les forces de l'ordre, dont la grand-mère de Jean-Marie Tjibaou, suite à la trahison d'un Kanak de Hienghène. Dans un autre récit, prononcé en 2002 face au massif du Koniambo, le narrateur rattache les guerriers de 1917 aux premiers sites fondés sur la Grande Terre par les plus anciens ancêtres à l'entrée du pays des morts, arrimant la revendication contemporaine de son peuple au socle ancien de la cosmologie du pays.¹⁰

Les chapitres « La guerre des chefs », « Nœuds de guerre », regroupent des récits qui révèlent les responsabilités et les attitudes des uns et des autres face à l'action guerrière et à la répression militaire, et qui retracent le cheminement de la parole kanak à travers la Chaîne, en passant par le plateau de Pamalé.¹¹

⁵ page 28

⁶ page 16

⁷ page 31

⁸ Page 215

⁹ pages 246 et 247

¹⁰ Page 295

¹¹ page 368



Académie des sciences d'outre-mer

« Paroles sacrées » est une réflexion sur l'efficacité comparée des ancêtres, et du dieu chrétien, ce dieu unique et inconnu, que se disputent les missionnaires et les pasteurs, dont Maurice Leenhardt qui avait créé son centre de Do Neva quatorze ans plus tôt. Ce dieu importé transcendant, dé-territorialisé peut-il remplacer les forces ancestrales localisées, empiriques, immanentes ?¹²

Dans le dernier chapitre de cette deuxième partie, « La terre est trop dure et le ciel trop haut », sont explorées « Les mémoires enchevêtrées ». « La parole cachée du grand chef de Hienghène », « Les cocotiers décimés de Tiwaka et, d'Amoa », « Mauvais temps en 1917 », « Apegu ou le retour chef disparu », ces récits montrent la juxtaposition des stratégies lignagères, la superposition du passé et du présent.

« La danse de l'aigle pêcheur » est la re-création dans les années 1990 pour l'inauguration d'une stèle près de Bopope, d'une danse de guerre créée en 1917 par les Waru dans la vallée de Netchaot, à la mémoire des clans qui s'étaient dispersés là, à la suite de la guerre. Bras écartés, un danseur mime l'oiseau de proie, le plus grand des rapaces, dont le cri ressemble à un sanglot, qui survole les champs de bataille où gisent les corps des guerriers morts au combat.¹³

La seconde partie se termine sur « La parole vive d'Apégu », ce petit chef de Netchaot éminent descendant du clan Waru, qui a essayé de « *survivre dignement sur une terre désormais accaparée par les colons et d'où, malgré toute sa bonne volonté d'élever du bétail et de coopérer un temps avec l'administration, il est inexorablement exclu parce que "sauvage"* ». Du fond de sa geôle de Nouméa, où il mourra de maladie et de désespoir en 1919, il mesure son échec et celui des Kanak.¹⁴

Ces récits et ces poésies-histoire permettent de revisiter le corpus ethnographique des pratiques kanak, qu'il s'agisse de parenté, de rapports aux ancêtres, à l'environnement, de codes sociaux, d'organisation familiale, tribale, sociale, politique. Ils font de ce livre un véritable monument d'ethnologie. Ils n'étaient pas ignorés des ethnologues qui les avaient transcrits, parfois traduits en français ou dans d'autres langues kanak. Mais ils n'avaient jamais été repris, complétés, enrichis par des récits individuels recueillis auprès de descendants directs d'acteurs de la guerre, ni replacés et analysés dans leur contexte politique d'hier et d'aujourd'hui.

La troisième partie « Poétique politique kanak » est consacrée à la mémoire poétique kanak de la guerre de 1917. Face au cataclysme des premières années de la présence française (1840-1920), les Kanak ont engagé un travail de mémorisation immédiate¹⁵, d'abord gravé sur des bambous, puis dans les *teno*, « *poésie, récit fondateur et discours cérémoniel* »¹⁶, dont le corpus est très varié et géographiquement étendu au-delà des aires adjie paici, cémuhi, enfin

¹²page 433

¹³ page 533

¹⁴ Pages 536 e 537

¹⁵page 545

¹⁶page 554



Académie des sciences d'outre-mer

dans des cahiers écrits entre 1918 et 1919, par les premiers érudits et intellectuels organiques kanak dans leur langue maternelle.

De ces sources écrites abondantes et déjà défrichées par Maurice Leenhardt et Jean-Claude Rivierre, les auteurs ont retenu deux *teno* qu'ils considèrent comme des fleurons de l'art poétique kanak. Ils sont animés d'un puissant souffle poétique, ainsi ces quelques vers du *teno* « Pourquoi sommes-nous dans cet état ? », évoquant la fuite et des combattants qui ont trouvé refuge dans la chaîne centrale :

« *mais pourquoi suis-je aussi triste...*
« *alors que le soleil est noir*
« *que la lune tarde à se lever*
« *l'étoile du matin se couche*
« *pays et maisons moisissent*
« *penchent sapins et cocotiers*
« *brûlent demeures et lieux sacrés*
« *s'inclinent conques et perches*
« *quand se rassemblent les nuages*
« *que se dépose le brouillard*
« *se fend la surface de la terre*
« *se casse en deux la chaîne centrale*
« *se brisent les crêtes des montagnes*
« *que tout s'écroule sur le sol*
« *et tombe jusqu'à l'inondation*
« *brûlé disparu tout à fait.* ¹⁷

En conclusion, ce livre est un évènement, parce que la guerre de 1917 est un moment de bascule important du destin des Kanak. Il prend place dans la liste des grandes œuvres qui forment le « chant de la décolonisation de la Nouvelle-Calédonie »¹⁸, après les œuvres du pasteur Leenhardt, d'Apollinaire Anova Ataba, plus près de nous, de *Kanaké* de Mélanésie 2000, des *Paroles kanak* de Jean-Marie-Tjibaou, de l'exposition de 2013 au Musée du quai Branly, *Kanak L'art est une parole*.

Les sanglots de l'aigle pêcheur est un évènement politique, car « tous les énoncés canaques versés au dossier de l'enquête historique et ethnographique n'ont jamais été portés par un souci purement patrimonial mais bien par une volonté politique de briser le silence de la soumission, un sursaut narratif par lequel les Kanaks ont poursuivi la guerre de 1917 sur un autre terrain que celui des armes. »¹⁹

L'ouvrage est né en 1996, quand les négociations commencées entre la Région nord indépendantiste, la multinationale chargée du projet minier et métallurgique de l'usine du Nord et les « clans » concernés par l'ouverture de la mine du Koniambo, réveillèrent l'histoire de cette région, aux confins de l'aire linguistique *paici*. Cela relança un travail

¹⁷ pages 611, 612

¹⁸ page 29

¹⁹ page 25



Académie des sciences d'outre-mer

d'histoire et de mémoire pendant les dix années suivantes²⁰ et déboucha le 24 septembre 2009, sur la commémoration officielle de la mort du chef guerrier Bwëé Noël, autour d'une stèle érigée à proximité de l'endroit où il trouva la mort. «*Un tel évènement à la gloire de résistants kanak était resté jusqu'à ce jour sans précédent en Nouvelle-Calédonie*». ²¹

Les sanglots de l'aigle pêcheur paraît en 2015, trois ans avant la date-butoir posée par les accords de Nouméa pour un premier vote sur l'accession du Pays à la pleine souveraineté, alors que les Kanak ont entrepris douloureusement mais avec quelle détermination de se relever de leur condition de dominés et d'exclus. Il interpelle une société calédonienne qui, adossée sur la France, a longtemps prétendu que ce pays était le sien, et que les Kanak n'ayant ni mémoire écrite, ni histoire, ni culture digne de ce nom, n'auraient pas d'autre avenir que d'accepter avec reconnaissance les droits que leur donne leur appartenance à la République.

Puissent les responsables calédoniens et métropolitains méditer la leçon de cet ouvrage: «*Le corpus documentaire sauvegardé et patiemment entretenu, dont le présent livre porte témoignage, légitime a contrario une souveraineté et une autorité autochtones immémoriales.*»²²

Michel Levallois

²⁰ page 251

²¹ page 171

²² page 374